



« Tout est venu à l'Europe et tout en est venu. Ou presque tout » Paul Valéry
 « L'Europe, c'est une pensée qui ne se contente pas » Paul Hazard

Les Racines de l'Europe 2/2

Par Danièle Masson

Aller à 1/1

III – L'âme de l'Europe

Reste à nous demander en quoi les mères patries, Athènes, Jérusalem, Rome, ont forgé l'âme européenne. Car il y a une âme européenne, que l'on peut approcher en étudiant :

- le rapport de l'Européen au monde et à autrui,
- son culte de la raison et son souci de l'âme.

L'Europe conquérante

Partons d'un jugement de Valéry :
 « Aucune partie du monde n'a possédé cette singulière propriété physique : le plus intense pouvoir émissif uni au plus intense pouvoir absorbant. Tout est venu à l'Europe et tout en est venu. Ou presque tout ».

Il ajoutait un fait historique irrécusable : la civilisation européenne a apporté au monde la quasi-totalité des sciences et des techniques utilisées par tous les peuples. À la gloire de l'Europe médiévale dite obscurantiste, on peut rappeler qu'on lui doit le fer à cheval, la charue à versoir, le moulin à eau, le cabestan, la

brouette, la boussole, les lunettes, le gouvernail d'étambot, le collier de cheval, l'horloge mécanique, le canon, la caravelle, l'imprimerie, etc.


Ce qui est à la source de ce « dynamisme conquérant, capable de créer les moyens de sa conquête », c'est le christianisme, et l'injonction biblique : « Dominez la terre et soumettez-la ». C'est le secret de l'âme européenne : « L'Europe, dit Paul Hazard, c'est une pensée qui ne se contente pas ».

D'où les explorateurs, les conquérants, les colonisateurs, les missionnaires. La colonisation européenne de l'Afrique rappelle la conquête romaine de l'Europe : le mot « colonisation » comme le mot culture, vient du latin *colo, cultum*, qui veut dire cultiver la terre d'abord, l'âme et l'esprit ensuite : « la culture, dit Cicéron, c'est l'agriculture de l'âme ».



Jeune intellectuelle romaine
 (fresque de Pompéi)

Aujourd'hui que le colonialisme est vilipendé et objet de repentance, il est bon de rappeler Jules Ferry, grand instigateur de l'im-



périalisme colonial français. Pour lui, ce qu'il appelle les « *racés supérieures* » ne sont pas destinées à dominer les « *racés inférieures* », elles ont au contraire vis-à-vis d'elles un devoir de mise à niveau. L'Europe devient l'institutrice des peuples, et la colonisation n'est pas conçue comme un moyen d'assujettir les peuples lointains mais de les aider à combler leur retard. Jules Ferry définit l'action colonisatrice comme une œuvre d'émancipation; ses adversaires siègent à droite, ils lui reprochent d'oublier la France, de sacrifier l'Alsace et la Lorraine à des considérations matérielles. Ainsi Déroulède: « *j'ai perdu deux sœurs, vous m'offrez vingt domestiques* ».

L'impérialisme de l'action a ses dangers. Elle peut être source de démesure, cette *hubris* que les Grecs détestaient. Par exemple Charles Quint, qui régnait sur un monde où le soleil ne se couchait jamais, avec pour devise « *plus ultra*: plus au-delà ». Alors que l'ordre gravé par Hercule sur les deux colonnes du détroit de Gibraltar était « *nec plus ultra* ». Ici on saisit deux tendances opposées de l'âme européenne. D'un côté la démesure, qui se traduit par l'impérialisme. D'un autre côté, le refus de la démesure, que traduisent les préceptes grecs: « *méden agan*: rien de trop », le contraire de l'*hubris*: nous dirions: cordonnier, pas au-dessus de ta chaussure.

Le rapport à autrui

Il y a quelque chose de spécifiquement européen dans le regard que portent, par exemple, Homère et Eschyle, sur l'autre, et sur ce tout autre qu'est l'ennemi.

Homère, grec, évoque dans *L'Illiade* la guerre de Troie: guerre non contre le barbare

(le mot n'est pas homérique) mais contre l'Asiatique; une des premières illustrations du choc des civilisations. Or, Homère tient la balance égale entre les deux parties: Hector et Andromaque, Troyens, sont des figures aussi lumineuses qu'Ulysse et Pénélope, grecs. Songeons aux adieux d'Hector et d'Andromaque, au « *rire en pleurs* » d'Andromaque, à Astyanax, fils d'Hector, s'amusant à se faire peur avec le casque doré de son père.

Le camp adverse est traité avec la magnifique courtoise de l'épopée. Mieux encore, dans *Les Perses*, Eschyle évoquant le choc des civilisations que furent les guerres médiques entre Grecs et Perses, se place du point de vue des Perses.

Cette capacité à voir l'autre, à compatir avec lui, et même à voir avec son regard, on la retrouvera chez Montaigne fustigeant « *l'horreur barbaresque* » des conquistadors et compatissant aux barbares du Nouveau Monde, et chez Montesquieu moquant ses compatriotes, par les yeux et la verve d'un Persan débarqué à Paris.

Cette faculté d'autocritique et d'autodérision est le propre de l'Europe. Elle est le prix de l'intelligence et de ce vaste regard d'Europe, la princesse phénicienne dont je vous parlais au début. Seul l'Occident a créé cette capacité de contestation interne, mais elle a ses dangers. Aujourd'hui que l'Europe n'est plus du tout conquérante, elle la pousse à la repentance et à l'autodénigrement. L'Europe est forcée à comparaître devant son propre tribunal, ce qui la met en situation d'infériorité par rapport à des civilisations fières d'elles-mêmes et arrogantes comme l'Islam et l'Amérique.



Le soin, le souci de l'âme

La deuxième caractéristique de la psyché européenne, c'est le soin, le souci de l'âme (le mot est de Platon), et l'invention de la personne.


Et là, il faut revenir à notre père à tous, Socrate, premier saint laïc. À Alcibiade qui l'interroge sur lui-même, Socrate répond qu'il est une âme dont il faut prendre soin en obéissant à l'impératif delphique « *gnôthi seauton* : connais-toi toi-même », sache que tu n'es qu'un homme et non la mesure de toute chose. Il aide autrui à s'alléger des faux savoirs, à se rendre disponible aux exigences de la raison, et à ce Dieu mystérieux dont, en plein polythéisme grec, il parle au singulier : « *Athéniens, je vous aime, mais j'obéirai à Dieu plutôt qu'à vous* ». Et encore : « *j'exerce le même métier que ma mère : accoucher les esprits est ma tâche, non pas enfanter, qui est l'affaire de Dieu* ».

Mystérieux précurseur du christianisme, il accepte sans révolte l'injuste sentence de mort prononcée contre lui (en pleine démocratie restaurée après 30 ans de guerre du Péloponnèse !) et déclare que l'injustice comise est infiniment plus grave que l'injustice subie, c'est-à-dire, en vocabulaire chrétien, que le péché est plus grave que le malheur.

Socrate éveillant autrui à la conscience de soi, cherche les individus pour en faire des personnes. Et l'on peut dire que la notion de personne est un cadeau de la théologie à la philosophie. C'est Boèce, Maître du Palais sous Théodoric, et exécuté en 524, traducteur d'Aristote, qui définit la personne « *comme une substance individuelle de nature rationnelle* ».

Il n'y a pas ainsi de rupture entre la Grèce antique et l'Europe chrétienne, et c'est l'honneur de Benoit XVI d'avoir montré, à Ratisbonne, qu'entre Jérusalem et Athènes, je le cite : « *fondamentalement, il s'agit d'une rencontre entre la foi et la raison, entre l'authentique philosophie des Lumières et la religion* ». Les noces de la foi et de la raison : c'est le cœur de la conférence de Ratisbonne, et de la pensée de Benoit XVI. Et je crois que c'est cette pensée que visent nos contemporains, en s'attaquant, sous divers prétextes, à Benoit XVI : car la doxa contemporaine, c'est une séparation rigoureuse : la foi est admise mais à la carte, subjective, et recluse au fond des consciences, alors que la raison s'est émancipée de la foi, qu'elle relègue dans les catacombes de l'irrationnel, tout en se sacrant elle-même : c'est la déesse Raison de l'idéologie *des Lumières*, dont l'ennemi privilégié est le christianisme. Au contraire, pour Benoit XVI, foi et raison s'épaulent mutuellement, et la loi naturelle est inscrite au cœur et à la raison de tout homme de bonne volonté, et oblige donc tout homme : c'est donc à tous les hommes, et pas seulement aux catholiques, que s'adresse Benoit XVI quand il évoque la loi naturelle, et cela ne lui sera pas pardonné.

Une phrase de manuel Paléologue scande la conférence : « *Ne pas agir selon la raison, ne pas agir avec le Logos, est en contradiction avec la nature de Dieu* ». C'est toute l'opposition de la pensée chrétienne et de la pensée musulmane. Pour les chrétiens, l'homme est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, et l'homme tire de cette ressemblance une dignité inouïe, au singulier, alors que les Grecs et les Latins ne connaissaient que les



dignités au pluriel, les honneurs, les charges honorifiques. Au contraire, dans la lettre des oulémas écrite en réponse à la conférence de Ratisbonne, on peut lire : « *Dieu (Allah) – que son nom soit exalté! – a énoncé dans le très noble Coran que rien n’est à sa ressemblance* ».

Les deux rapports au monde s’éclairent par une comparaison de la *Genèse* et du *Coran*. Au début de la *Genèse* Yahvé laisse Adam nommer les choses et les animaux : Dieu confie ainsi le monde à l’homme qui en devient le législateur, puisque nommer les êtres signifie exercer un pouvoir sur eux. En revanche, dans le *Coran* (II, 31) Allah apprend à Adam tous les noms, et ne lui laisse aucune initiative. L’homme se contente d’être soumis à la volonté d’Allah.

IV – Quelques actes fondateurs de l’Europe

En dernier lieu, évoquons, de Constantin à Charlemagne, quelques actes fondateurs de l’Europe, qui dessinent ses traits constitutifs.

Ces actes s’ordonnent autour de trois hommes que l’on pourrait appeler providentiels : Constantin, Clovis, Charlemagne. Cette notion d’homme providentiel prend forme aux VI^e, VIII^e siècles. Jusque-là, la pensée politique s’appuyait sur *La Cité de Dieu* de Saint Augustin : toute autorité vient de Dieu, nul n’a le pouvoir de commander si ce pouvoir ne lui a pas été donné par la Providence. Ensuite l’augustinisme politique s’infléchit : l’Église admet, en se référant à la Bible, que certains hommes sont investis par Dieu lui-même du pouvoir de gouverner selon la loi.

Ainsi Samuel avait-il sacré Saül, puis David, ainsi Salomon avait-il été « *l’oint du Seigneur* ».

Constantin et Clovis

En 312, Constantin bat Maxence au pont Milvius. La veille, il avait eu une vision du Christ qui lui avait demandé de faire graver son signe sur les boucliers de ses soldats, lui promettant : « *In hoc signo vinces* ». La même année, il libéralise tous les cultes, favorisant le christianisme, auquel il se convertit sur son lit de mort. Or, à l’époque de Constantin, le christianisme était minoritaire (5 à 10% de chrétiens). Mais Constantin avait la conviction d’être à une époque charnière où lui-même avait un rôle à jouer. En choisissant la religion minoritaire mais appelée à dominer plus tard, il assume une fonction prophétique.

Presque deux siècles plus tard, Clovis, avec ses Francs, s’était installé dans les structures militaires et politiques romaines de la Gaule du nord. La Gaule s’organisait alors autour de trois pôles religieux : le christianisme trinitaire, religion de l’Église de Rome, l’arianisme, religion nationale des peuples germaniques, largement majoritaire, et le paganisme, lui aussi germanique. En toute logique humaine, Clovis aurait dû se convertir à l’arianisme, religion dominante de l’Occident. Il se convertit au christianisme romain, et sa conversion est constantinienne : Clovis promet sa conversion au Dieu de Clotilde s’il lui donne la victoire. Et, en 496, il bat les Alamans à Tolbiac. Il déplace ainsi le centre de gravité du monde : il y avait une Europe arienne, essentiellement germanique. Il y eut désormais une Europe chrétienne, définitivement marquée par Rome.

Clovis serait incompréhensible sans saint Rémi. Alors que l'Empire romain agonisait, l'autorité tombait naturellement entre les mains de ceux qui avaient un ascendant moral: les évêques qui deviennent « *les défenseurs des cités* ». Mais l'Église savait que sa mission n'était pas d'exercer le pouvoir. Chez elle vivait la tradition de la distinction du spirituel et du temporel, trait constitutif de l'Europe, qui l'oppose au monde byzantin et au monde musulman. Le coup de génie de l'évêque saint Rémi fut de comprendre que le salut pouvait venir de ce barbare du nord qu'était Clovis, à condition de l'accueillir et de le guider vers la vraie foi.

Cette distinction du temporel et du spirituel était moins vive à Byzance. Depuis la chute de l'Empire romain (476), Byzance, s'était considérée comme le conservateur de la romanité. L'Église y était dirigée par son patriarche, qui couronnait l'Empereur, mais le patriarche, choisi par l'Empereur n'avait pas de pouvoir sur lui, c'était un simple département de l'administration impériale. Cette confusion du spirituel et du temporel fera le lit de l'islam, où le *fiqh*, le droit musulman, qui consiste à appliquer la charia, ne distingue pas entre les domaines politique, juridique, religieux.




Prise de Constantinople
par les Turcs en 1453

Charlemagne

Un dernier exemple: Charlemagne, homme providentiel s'il en fut. Après la décadence mérovingienne, c'est une autre lignée, celle des carolingiens, qui se substitue aux descendants de Mérovée. Dans cette substitution, l'Église joue un rôle déterminant: le pape, menacé par les Lombards, fait appel à Pépin de Bref, père de Charles. Pépin constitue et garantit le pouvoir temporel de la papauté.

Le pape Étienne II vient le couronner à Saint-Denis, et ce couronnement est un sacre. Grégoire de Tours avait célébré en Clovis un « *novus Constantinus* », Étienne II voit en Pépin un « *novus David* », expression qui sera reprise pour Charlemagne. L'union de l'Église et des carolingiens allait restaurer l'Empire d'Occident, redevenu l'Empire de

la chrétienté. Les empereurs succédaient aux rois d'Israël et de Juda, David devenant le prototype du monarque idéal. Mais la référence impériale à David évacue le peuple: tout se passe entre Dieu et David. Au contraire, avec Clovis, appelé fils aîné de l'Église, le peuple est réintégré: Clovis se convertit avec sa troupe. Son baptême est considéré comme celui de la France, et la France, « *filie aînée de l'Église* », est présentée



comme une préfiguration de la Jérusalem céleste. Mais cette expression appliquée à la France n'apparaîtra qu'au XIXe siècle, quand la France n'aura plus de roi.

Sans épiloguer sur le règne de Charlemagne, remarquons que la distinction du spirituel et du temporel, constitutive de l'Europe, y fut très malmenée. Le sacre lui-même, le 25 décembre 800, rappelle la divinisation des empereurs romains: le Pontife oint d'huile sainte le « *nouveau David* » et se prosterne devant lui, mêlant au rite biblique le protocole des empereurs de Rome depuis Dioclétien.

Charlemagne empereur fait plus qu'intervenir dans le domaine religieux: appelé le « *pieux surveillant des évêques* » par son chroniqueur le moine de Saint-Gall, il contrôle tout, depuis les nominations d'évêques et d'abbés des grandes abbayes jusqu'aux conciles nationaux qu'il préside, et aux interventions liturgiques: la querelle du *Filioque*, qui fut la raison, ou le prétexte, de la rupture avec l'église d'Orient, vient de lui.

Cependant, ultime garantie de la distinction du spirituel et du temporel, par le fait même que le pape sacre l'Empereur, l'Église garde la haute main: alors qu'à Byzance, le couronnement intervenait longtemps après l'installation du nouveau basileus et comme un cérémonial plus que comme un acte décisif, en Occident, il était l'essentiel de l'avènement.

Le Cardinal Ratzinger, dans son dernier livre de cardinal: *l'Europe, ses fondements, aujourd'hui et demain*, note que la diversité des pouvoirs, spirituel et temporel, fut enseignée, sinon pratiquée (voyez les entorses de

Charlemagne) en Occident: alors que l'empereur byzantin se conçoit comme représentant du Christ, roi-prêtre comme Melchisédech, l'autonomie de l'évêque de Rome, successeur de Pierre et pasteur suprême de l'Église, est affirmé en Occident. Il donne l'exemple du pape Gélase 1er (492 – 496) qui, face à la typologie byzantine de Melchisédech, souligne le fait que seul le Christ détient la totalité des pouvoirs: « *Celui-ci a distingué, pour la succession des temps – les deux ministères – afin que personne ne s'enorgueillisse* ».

Sur le plan culturel, Charlemagne se comporte en véritable Européen: partout où la civilisation intellectuelle a survécu, il la fait quérir: son conseiller Alcuin vient des îles anglo-saxonnes, Théodulf est réfugié Goth d'Espagne, Paul Diacre vient d'Italie, Clément d'Irlande. Bien plus tard, l'Université de Paris, où l'on parle latin, accueille l'Allemand Albert le Grand, l'Italien Thomas d'Aquin, le Florentin Dante, le mystique allemand maître Eckart.

Quant à Charlemagne, c'est lui qui confie l'enseignement à l'Église, demande aux curés des villages de faire la classe aux enfants, encourage les abbayes et les cathédrales à fonder des écoles auprès d'elles. Son fils Louis le Pieux aligne toutes les règles monastiques sur celle de Saint Benoît. Saint Benoît est appelé père de l'Europe. Dom Gérard aimait à dire que les moines ont fait l'Europe, mais qu'ils ne l'ont pas fait exprès. Défricheurs des terres et des âmes, ils ont créé des foyers de vie intensément chrétienne, « *qui mettent le feu spirituel, intellectuel, culturel à l'Europe* » (Paupert).



À Saint Benoît père de l'Europe, Jean Paul II joint comme autres patrons de l'Europe, les saints Cyrille et Méthodes, Grecs de Thessalonique, qui ont évangélisé les Slaves et dont on retient au moins l'alphabet cyrillique, Cyrille ayant créé pour eux un alphabet, en combinant le grec avec des éléments d'hébreu et de copte, préparant ainsi la traduction des principaux éléments de la liturgie. Jean Paul II concrétisait son désir d'unir les deux poumons de l'Europe, l'occidental et l'oriental. Désir toujours vivace chez Benoît XVI, qui dans son livre sur l'Europe, écrit: « *Nous pouvons considérer l'avènement de l'empire carolingien et la continuation de l'Empire romain à Byzance, ainsi que sa mission auprès des peuples slaves, comme l'exacte et véritable naissance de l'Europe* ».

De l'Empire aux nations

Après la mort de Charlemagne, quelque chose émerge qui deviendra, face à un Empire replié sur lui-même, l'Europe des nations. Charlemagne avait voulu reconstituer l'Empire d'Occident, continuer Rome et même au-delà: en Germanie, il était allé plus loin que les légions, les consuls et les empereurs de Rome n'étaient jamais allés. L'Empire était fragile parce que trop vaste. Le fils de Charlemagne, Louis le Pieux, appelé par dérision le débonnaire, se sait plus régir cet Empire.

Alors que son fils Lothaire veut maintenir l'unité de l'Empire, Charles le Chauve et Louis le germanique, frère et demi-frère de Lothaire, se liguent contre lui. C'était plus qu'une guerre civile, c'était déjà une guerre des nations. Charles et Louis renforcent leur alliance par le serment de Strasbourg, en 842, par lequel les deux frères se font mutuellement le

serment de se secourir en cas d'agression de leur frère aîné, chacun prêtant serment dans la langue de l'autre: c'est déjà l'affirmation des nations. Ils contraignent Lothaire à une négociation scellée par le traité de Verdun, en 843, qui signe la disparition de fait de l'Empire d'Occident: à Charles échoit la *Francia occidentalis*, d'où émergera la France. À Louis la *Francia orientalis*, d'où émergera l'Allemagne. Et Lothaire reçoit la Lotharingie, improbable Lorraine coincée entre les deux, avec en plus la dignité impériale, Aix la Chapelle et Rome.


D'Othon premier, sacré à Rome en 963, jusqu'à la fin de l'Empire romain germanique, en 1806, l'Empire se repliait sur lui-même et cessait d'être l'horizon universel de l'Europe au profit des royaumes. Une autre histoire commençait à s'écrire: celle des nations.

Conclusion

Après un trop long exposé, je ne vais pas vous infliger une conclusion fleuve. Juste quelques perspectives.

Le retour, ou le recours aux sources ou aux racines de l'Europe n'est pas la nostalgie du bon vieux temps: il doit permettre à l'Europe de retrouver sa fierté et de rompre avec le désaveu de soi et le cycle des repentances qui sont devenus la pente suicidaire de l'Europe. L'Europe a certes été capable de barbarie – le nazisme et le communisme sont européens – mais « *la dénonciation de la barbarie est le privilège du seul Européen* », et il ne faudrait pas que ce privilège conduise à l'autoflagellation.

Sa fierté, elle doit la retrouver dans la grandeur de son héritage. « *L'héritage chrétien est*



le noyau de l'identité historique de l'Europe », disait le cardinal Ratzinger. Ajoutons que si « nous sommes spirituellement des Sémites » comme disait pie XI, nous sommes intellectuellement des gréco-romains.

Le déni de l'héritage chrétien de l'Europe est la porte ouverte à la Turquie dans l'Union européenne, selon le désir de Jacques Chirac qui avait le front d'affirmer : « les racines de l'Europe sont autant musulmanes que chrétiennes ».

À cette exigence du rappel des racines chrétiennes de l'Europe, certains objecteront que le gâteau de l'Union européenne étant pourri, la cerise sur le gâteau que serait le rappel de ses racines ne le rendrait pas comestible; sans doute. Mais c'est à un autre gâteau, à une autre Europe que nous songeons, non pas à l'Europe supranationale de Jean Monnet, à assembler comme un jeu de Léo pour construire « les États-Unis d'Europe », non pas à l'Europe rêvée par Alain de Benoist, Europe fédérale qui renouerait avec l'idée d'Empire sur la ruine des nations, les groupes identitaires prenant le pas sur les souverainetés nationales; et pas non plus à l'Europe atlantiste vassalisée par l'Amérique.

Ce à quoi nous songeons, ce n'est pas à une Europe à construire, c'est à une Europe déjà là, à retrouver dans la vigueur de ses racines et la force de ses nations.

Convoquer l'histoire, c'est aussi se souvenir de son passé pour être en mesure de soutenir le choc des civilisations qui prend à nouveau, aujourd'hui, le visage de l'islam. L'Europe doit donc choisir des alliés. Et là, je vous invite à lire à la fois le livre, déjà cité,

de Joseph Ratzinger – *l'Europe, ses fondements, aujourd'hui et demain* – et le récent livre d'Aymeric Chauprade, *Chronique du choc des civilisations*. Chauprade, pour que « l'Europe ne devienne pas un proconsulat où l'Amérique fait ce qu'elle veut » (le mot est de Jean Dutourd) incite à une alliance naturelle avec l'Est: en clair, plutôt une alliance eurorusse qu'une alliance euroaméricaine. Choix matière à controverse mais qui ne manque pas de raisons: « Cœur énergétique de l'Asie », dit Chauprade, la Russie est « la seule véritable source alternative à l'islam pétrolier », et, face au monde islamique, ses intérêts convergent avec ceux de l'Europe.

Quant à Joseph Ratzinger, il s'inscrit dans le sillage de Jean Paul II qui rappelait que l'Église avait deux poumons, l'occidental et l'oriental, le catholique et l'orthodoxe. Joseph Ratzinger rappelle qu'après la chute de Byzance, vaincue par les Ottomans, Moscou a conçu l'idée d'une seconde *translatio imperii*, d'un deuxième transfert d'empire, et s'est elle-même présentée comme la troisième Rome. La Russie évidemment n'est pas l'Europe, mais, dit Joseph Ratzinger, elle est une « *substructure de l'Europe* », façonnée par elle.

Face en tout cas au rêve américain d'un monde unipolaire à son image, où l'Amérique veut exporter clés en main son modèle démocratique et ultralibéral, une Europe-puissance ouverte à l'Est permettrait l'émergence d'un monde multipolaire et un réveil des peuples européens. C'est l'un des défis que l'Europe aujourd'hui, me semble-t-il, se doit de relever.

Danièle Masson